

Simone  
**de Beauvoir**  
L'âge de discrétion

folio **2**€



COLLECTION FOLIO



Simone de Beauvoir

L'âge  
de discrétion

Gallimard

Ce texte est extrait de *La femme rompue* (Folio n° 960).

© Éditions Gallimard, 1967.

Couverture : Photo © Serge Hambourg / Opale / Leemage (détail).

Simone de Beauvoir a écrit des Mémoires où elle nous donne elle-même à connaître sa vie, son œuvre. Quatre volumes ont paru de 1958 à 1972 : *Mémoires d'une jeune fille rangée*, *La force de l'âge*, *La force des choses*, *Tout compte fait*, auxquels s'adjoint le récit de 1964, *Une mort très douce*. L'ampleur de l'entreprise autobiographique trouve sa justification, son sens, dans une contradiction essentielle à l'écrivain : choisir lui fut toujours impossible entre le bonheur de vivre et la nécessité d'écrire. D'une part la splendeur contingente, de l'autre la rigueur salvatrice. Faire de sa propre existence l'objet de son écriture, c'était en partie sortir de ce dilemme.

Simone de Beauvoir est née à Paris le 9 janvier 1908. Elle fait ses études jusqu'au baccalauréat dans le très catholique cours Desir. Agrégée de philosophie en 1929, année où elle rencontre Jean-Paul Sartre, elle enseigne à Marseille, à Rouen et à Paris jusqu'en 1943. *Anne, ou quand prime le spirituel* est achevé bien avant la guerre de 1939 mais ne paraît qu'en 1979. C'est *L'invitée* (1943) qu'on doit considérer comme son véritable début littéraire. Viennent ensuite *Le sang des autres* (1945), *Tous les hommes sont mortels* (1946), *Les mandarins*, roman qui lui vaut le prix Goncourt en 1954, *Les belles images* (1966) et *La femme rompue* (1967).

Outre le célèbre *Deuxième sexe*, paru en 1949 et devenu l'ouvrage de référence du mouvement féministe mondial, l'œuvre théorique de Simone de Beauvoir comprend de

nombreux essais philosophiques ou polémiques, *Privilèges* (1955), par exemple, réédité sous le titre du premier article *Faut-il brûler Sade ?*, et *La vieillesse* (1970). Elle a écrit, pour le théâtre, *Les bouches inutiles* (1945) et a raconté certains de ses voyages dans *L'Amérique au jour le jour* (1948) et *La longue marche* (1957).

Après la mort de Sartre, Simone de Beauvoir publie *La cérémonie des adieux* (1981) et *Lettres au Castor* (1983), qui rassemble une grande partie de l'abondante correspondance qu'elle reçut de lui. Jusqu'au jour de sa mort, le 14 avril 1986, elle collabore activement à la revue fondée par elle et Sartre, *Les Temps modernes*, et manifeste sous des formes diverses et innombrables sa solidarité totale avec le féminisme.

*Lisez ou relisez les livres de Simone de Beauvoir en Folio :*

UNE MORT TRÈS DOUCE (Folio n° 137)

LES BELLES IMAGES (Folio n° 243)

LE SANG DES AUTRES (Folio n° 363)

TOUS LES HOMMES SONT MORTELS (Folio n° 533)

LA FORCE DES CHOSES, I et II (Folio n<sup>os</sup> 764 et 765)

L'INVITÉE (Folio n° 768)

LES MANDARINS, I et II (Folio n<sup>os</sup> 769 et 770)

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE RANGÉE (Folio n° 786)

LA FEMME ROMPUE *précédé de L'ÂGE DE DISCRÉTION et de MONOLOGUE* (Folio n° 960)

TOUT COMPTE FAIT (Folio n° 1022)

LE DEUXIÈME SEXE, I et II (Folio Essais n<sup>os</sup> 37 et 38)

LA FORCE DE L'ÂGE (Folio n° 1782)

LA CÉRÉMONIE DES ADIEUX *suivi d'ENTRETIENS AVEC JEAN-PAUL SARTRE* (Folio n° 1805)

L'AMÉRIQUE AU JOUR LE JOUR 1947 (Folio n° 2943)

LETTRES À NELSON ALGREN. Un amour transatlantique 1947-1964 (Folio n° 3169)

POUR UNE MORALE DE L'AMBIGUÏTÉ *suivi de* PYRRHUS  
ET CINÉAS (Folio Essais n° 415)

ANNE, OU QUAND PRIME LE SPIRITUEL (Folio n° 4360)

LA FEMME INDÉPENDANTE (Folio 2 € n° 4669)

IDÉALISME MORAL ET RÉALISME POLITIQUE (Folio Le  
Forum n° 6398)



Ma montre est-elle arrêtée ? Non. Mais les aiguilles n'ont pas l'air de tourner. Ne pas les regarder. Penser à autre chose, à n'importe quoi : à cette journée derrière moi, tranquille et quotidienne malgré l'agitation de l'attente.

Attendrissement du réveil. André était recroquevillé sur le lit, les yeux bandés, la main appuyée contre le mur, dans un geste enfantin, comme si dans le désarroi du sommeil il avait eu besoin d'éprouver la solidité du monde. Je me suis assise au bord du lit, j'ai posé la main sur son épaule. Il a repoussé son bandeau, un sourire s'est dessiné sur son visage ahuri.

— Il est huit heures.

J'ai installé dans la bibliothèque le plateau du petit déjeuner ; j'ai pris un livre reçu la veille et déjà à moitié feuilleté. Quel ennui toutes ces rengaines sur la non-communication ! Si on tient à communiquer on y réussit tant bien que mal. Pas avec tout le monde bien sûr, mais avec deux ou trois personnes. Il m'arrive de taire à André

des humeurs, des regrets, de menus soucis ; sans doute a-t-il lui aussi ses petits secrets, mais en gros nous n'ignorons rien l'un de l'autre. J'ai versé dans les tasses du thé de Chine très chaud, très noir. Nous l'avons bu en parcourant notre courrier ; le soleil de juillet entrait à flots dans la pièce. Combien de fois nous étions-nous assis face à face à cette petite table, devant des tasses de thé très noir, très chaud ? Et de nouveau demain, dans un an, dans dix ans... Cet instant avait la douceur d'un souvenir et la gaieté d'une promesse. Avions-nous trente ans, ou soixante ? Les cheveux d'André ont blanchi de bonne heure : jadis, cela semblait une coquetterie, cette neige qui rehaussait la fraîcheur mate de son teint. C'est encore une coquetterie. La peau a durci et s'est fendillée, du vieux cuir, mais le sourire de la bouche et des yeux a gardé sa lumière. Malgré les démentis de l'album de photographies, sa jeune image se plie à son visage d'aujourd'hui : mon regard ne lui connaît pas d'âge. Une longue vie avec des rires, des larmes, des colères, des étreintes, des aveux, des silences, des élans, et il semble parfois que le temps n'ait pas coulé. L'avenir s'étend encore à l'infini. Il s'est levé :

— Bon travail, m'a-t-il dit.

— Toi aussi : bon travail.

Il n'a pas répondu. Dans ce genre de recherche, il y a forcément des périodes où on piétine sur place ; il s'y résigne moins aisément qu'autrefois.

J'ai ouvert la fenêtre. Paris sentait l'asphalte et l'orage, écrasé par la lourde chaleur de l'été. J'ai suivi des yeux André. C'est peut-être dans ces instants où je le regarde s'éloigner qu'il existe pour moi avec la plus bouleversante évidence ; la haute silhouette se rapetisse, dessinant à chaque pas le chemin de son retour ; elle disparaît, la rue semble vide mais en vérité c'est un champ de forces qui le reconduira vers moi comme à son lieu naturel ; cette certitude m'émeut plus encore que sa présence.

Je suis restée un long moment sur le balcon. De mon sixième, je découvre un grand morceau de Paris, l'envol des pigeons au-dessus des toits d'ardoise, et ces faux pots de fleurs qui sont des cheminées. Rouges ou jaunes, des grues – cinq, neuf, dix, j'en compte dix – barrent le ciel de leurs bras de fer ; à droite, mon regard se heurte à une haute muraille percée de petits trous : un immeuble neuf ; j'aperçois aussi des tours prismatiques, gratte-ciel fraîchement bâtis. Depuis quand le terre-plein du boulevard Edgar-Quinet est-il devenu un parking ? La jeunesse de ce paysage me saute aux yeux : et pourtant je ne me rappelle pas l'avoir vu autre. J'aimerais contempler côte à côte les deux clichés : avant, après, et m'étonner de leurs différences. Mais non. Le monde se crée sous mes yeux dans un éternel présent ; je m'habitue si vite à ses visages qu'il ne me paraît pas changer.

Sur ma table, les fichiers, le papier blanc m'in-

vitaient à travailler ; mais les mots qui dansaient dans ma tête m'empêchaient de me concentrer. « Philippe sera là ce soir. » Presque un mois d'absence. Je suis entrée dans sa chambre où traînent encore des livres, des papiers, un vieux pull-over gris, un pyjama violet, cette chambre que je ne me décide pas à transformer parce que je n'ai pas le temps, pas l'argent, parce que je ne veux pas croire que Philippe ait cessé de m'appartenir. Je suis revenue dans la bibliothèque qu'embaumait un gros bouquet de roses fraîches et naïves comme des laitues. Je m'étonnais que cet appartement ait jamais pu me paraître désert. Rien ne manquait. Mon regard se caressait aux couleurs acides et tendres de coussins éparpillés sur les divans ; les poupées polonaises, les brigands slovaques, les coqs portugais occupaient sagement leurs places. « Philippe sera là... » Je suis restée désemparée. La tristesse, on peut pleurer. Mais l'impatience de la joie, ce n'est pas facile à conjurer.

J'ai décidé d'aller respirer l'odeur de l'été. Un grand nègre vêtu d'un imperméable bleu électrique et coiffé d'un feutre gris balayait avec nonchalance le trottoir : avant, c'était un Algérien couleur de muraille. Boulevard Edgar-Quinet je me suis mêlée à la cohue des femmes. Comme je ne sors presque plus le matin, le marché me semblait exotique (tant de marchés, le matin, sous tant de ciels). La petite vieille clopinait d'un étal à l'autre, ses mèches bien tirées

en arrière, serrant la poignée de son cabas vide. Autrefois je ne me souciais pas des vieillards ; je les prenais pour des morts dont les jambes marchent encore ; maintenant je les vois : des hommes, des femmes, juste un peu plus âgés que moi. Celle-là je l'avais remarquée le jour où chez le boucher elle avait demandé des déchets pour ses chats. « Pour ses chats ! a-t-il dit quand elle a été partie. Elle n'a pas de chat. Elle va se mijoter un de ces pot-au-feu ! » Il trouvait ça drôle le boucher. Tout à l'heure elle ramasserait les détritiques sous les étals avant que le grand nègre n'ait tout balayé dans le ruisseau. Survivre avec cent quatre-vingts francs par mois : ils sont plus d'un million dans ce cas ; et trois autres millions à peine moins déshérités.

J'ai acheté des fruits, des fleurs, j'ai flâné. Être à la retraite, ça sonne un peu comme être au rebut, le mot me glaçait. L'étendue de mes loisirs m'effrayait. J'avais tort. Le temps m'est un peu trop large aux épaules, mais je m'en arrange. Et quel plaisir de vivre sans consigne, sans contrainte ! Parfois, tout de même une stupeur me prend. Je me rappelle mon premier poste, ma première classe, les feuilles mortes qui crissaient sous mes pieds dans l'automne provincial. Alors le jour de la retraite – que séparait de moi un laps de temps deux fois aussi long, ou presque, que ma vie antérieure – me semblait irréel comme la mort même. Et voici un an qu'il est arrivé. J'ai passé d'autres

lignes, mais plus floues. Celle-ci a la rigidité d'un rideau de fer.

Je suis rentrée, je me suis assise à ma table : sans travail, même cette joyeuse matinée m'aurait paru fade. Vers treize heures, je me suis arrêtée pour dresser la table dans la cuisine : tout à fait la cuisine de grand-mère, à Milly – je voudrais revoir Milly – avec sa table de ferme, ses bancs, ses cuivres, le plafond aux poutres apparentes ; seulement il y a un four à gaz au lieu d'une cuisinière en fonte, et un Frigidaire. (En quelle année les Frigidaires sont-ils apparus en France ? J'ai acheté le mien il y a dix ans, mais c'était déjà un article courant. Depuis quand ? Avant la guerre ? Juste après ? Voilà encore une de ces choses dont je ne me souviens plus.)

André est arrivé tard, il m'avait prévenue : au sortir du laboratoire il avait pris part à une réunion sur la force de frappe. J'ai demandé :

— Ça a bien marché ?

— Nous avons mis au point un nouveau manifeste. Mais je ne me fais pas d'illusion. Il n'aura pas plus d'écho que les autres. Les Français s'en balancent. De la force de frappe, de la bombe atomique en général, de tout. Quelquefois j'ai envie de foutre le camp ailleurs : à Cuba, au Mali. Non sérieusement, j'y rêve. Là-bas on peut peut-être se rendre utile.

— Tu ne pourrais plus travailler.

— Ça ne serait pas un grand malheur.

J'ai posé sur la table la salade, le jambon, le fromage, les fruits.

— Tu es si découragé que ça ? Ce n'est pas la première fois que vous tournez en rond.

— Non.

— Alors ?

— Tu ne veux pas comprendre.

Il me répète souvent qu'à présent toutes les idées neuves viennent de ses collaborateurs, qu'il est trop âgé pour inventer : je ne le crois pas.

— Ah ! je vois ce que tu penses, ai-je dit. Je n'y crois pas.

— Tu as tort. Ma dernière idée, je l'ai eue il y a quinze ans.

Quinze ans. Aucune des périodes creuses qu'il a traversées n'a duré aussi longtemps. Mais au point où il en est arrivé sans doute a-t-il besoin de cette pause pour retrouver une inspiration neuve. Je pense aux vers de Valéry :

*Chaque atome de silence*

*Est la chance d'un fruit mûr.*

De cette lente gestation, des fruits inespérés vont naître. Elle n'est pas terminée, cette aventure à laquelle j'ai passionnément participé : le doute, l'échec, l'ennui des piétinements, puis une lumière entrevue, un espoir, une hypothèse confirmée ; après des semaines et des mois de patience anxieuse, l'ivresse de la réussite. Je ne comprenais pas grand-chose aux travaux d'André

mais ma confiance têtue fortifiait la sienne. Elle demeure intacte. Pourquoi ne puis-je plus la lui communiquer ? Je me refuse à croire que plus jamais je ne verrai briller dans ses yeux la joie fiévreuse de la découverte.

J'ai dit :

— Rien ne prouve que tu n'auras pas un second souffle.

— Non. À mon âge on a des habitudes d'esprit qui freinent l'invention. Et d'année en année je deviens plus ignorant.

— Nous en reparlerons dans dix ans. Tu feras peut-être ta plus grande découverte à soixante-dix ans.

— C'est bien ton optimisme : je te garantis que non.

— C'est bien ton pessimisme !

Nous avons ri. Pourtant il n'y a pas de quoi rire. Le défaitisme d'André n'est pas fondé, pour une fois il manque de rigueur. Oui, Freud a écrit dans ses lettres qu'à un certain âge on n'invente plus rien et que c'est désolant. Mais il était alors beaucoup plus vieux qu'André. N'empêche : injustifiée, cette morosité ne m'en attriste pas moins. Si André s'y abandonne c'est que d'une manière générale il est en crise. J'en suis surprise, mais le fait est qu'il ne se résigne pas à avoir dépassé soixante ans. Moi mille choses m'amuse encore ; lui non. Jadis il s'intéressait à tout ; maintenant c'est toute une affaire de le traîner à un film, à une exposition, chez des amis.

— Quel dommage que tu n'aimes plus te promener, ai-je dit. Les journées sont si belles ! Je pensais tout à l'heure que j'aurais aimé retourner à Milly, et dans la forêt de Fontainebleau.

— Tu es étonnante, m'a-t-il dit avec un sourire. Tu connais toute l'Europe, et tu voudrais revoir les environs de Paris !

— Pourquoi pas ? la collégiale de Champeaux n'est pas moins belle parce que je suis montée sur l'Acropole.

— Soit. Dès que le laboratoire sera fermé dans quatre ou cinq jours, je te promets une grande balade en auto.

Nous aurions le temps d'en faire plus d'une, puisque nous restons à Paris jusqu'au début d'août. Mais en aura-t-il envie ? J'ai demandé :

— Demain c'est dimanche. Tu n'es pas libre ?

— Non hélas ! tu sais bien, il y a cette conférence de presse, le soir, sur l'apartheid. Ils m'ont apporté une masse de documents que je n'ai pas encore regardés.

Prisonniers politiques espagnols, détenus portugais, Iraniens persécutés, rebelles congolais, angolais, camerounais, maquisards vénézuéliens, péruviens, colombiens, il est toujours prêt à les aider dans la mesure de ses forces. Réunions, manifestes, meetings, tracts, délégations, rien ne le rebute.

— Tu en fais trop.

— Pourquoi trop ? Que faire d'autre ?

Que faire quand le monde s'est décoloré ? Il ne

reste qu'à tuer le temps. Moi aussi j'ai traversé une mauvaise période, il y a dix ans. J'étais dégoûtée de mon corps, Philippe était devenu un adulte, après le succès de mon livre sur Rousseau je me sentais vidée. Vieillir m'angoissait. Et puis j'ai entrepris une étude sur Montesquieu, j'ai réussi à faire passer l'agrégation à Philippe, à lui faire commencer une thèse. On m'a confié des cours en Sorbonne qui m'ont intéressée plus encore que ma khâgne. Je me suis résignée à mon corps. Il m'a semblé que je ressuscitais. Et aujourd'hui, si André n'avait pas de son âge une conscience aussi aiguë, j'oublierais facilement le mien.

Il est reparti, et je suis encore restée un long moment sur le balcon. J'ai regardé tourner sur le fond bleu du ciel une grue couleur de minium. J'ai suivi des yeux un insecte noir qui traçait dans l'azur un large sillon écumeux et glacé. La perpétuelle jeunesse du monde me tient en haleine. Des choses que j'aimais ont disparu. Beaucoup d'autres m'ont été données. Hier soir, je remontais le boulevard Raspail et le ciel était cramoisi ; il me semblait marcher sur une planète étrangère où l'herbe aurait été violette, la terre bleue : les arbres cachaient le rougeoiement d'une enseigne au néon. Andersen s'émerveillait, à soixante ans, de traverser la Suède en moins de vingt-quatre heures alors que dans sa jeunesse le voyage durait une semaine. J'ai connu de semblables éblouissements : Moscou à trois heures et demie de Paris !